

La société moderne capitaliste (et libérale) conquérante triomphe de ses deux concurrents le fascisme et le communisme. Cet essai tente d'en comprendre le fonctionnement.

En premier lieu deux modèles me paraissent intéressant à évoquer.

D'abord celui qui s'est développé lors de circonstances historiques particulière : les États-Unis sont en crise profonde, et c'est le système libéral, ultra libéral en fait, cette « vérité fondamentale », qui s'écroule: laisser le marché se rétablir spontanément. En fait une intense spéculation entraîne un effondrement boursier en mille neuf cent vingt neuf, et surtout une crise profonde généralisée, industrielle avec un chômage considérable et une misère étendue en particulier pour les classes populaires. Et qui s'étend à tout le monde occidental. Ajoutons qu'il y a un Parti communiste et des mouvements anarchistes conséquents aux États-Unis même. Et qui donc propose une solution pour une telle situation ? Les Nationaux-socialistes allemands. L'Allemagne aussi connaît une situation très difficile : chômage de masse, inflation considérable et mouvement révolutionnaires importants. Et que propose le Parti Nazi ? De remettre de l'ordre grâce à la brutale milice SA, et d'éliminer les partis révolutionnaires et les syndicats revendicatifs, en bref de rendre autoritairement cohérente une société divisée, pour relancer l'emploi et la production industrielle notamment grâce à l'armement, qui peut faire croire qu'il s'agit d'écraser les communistes à l'Est. Et l'ordre revient en Allemagne avec comme galerie les très organisés et très démonstratifs Jeux Olympiques de Berlin. Et cela au prix de l'ouverture de camps pour se débarrasser des oppositions ; surtout des chefs communistes (beaucoup de militants de base sont récupérables), des minorités : des Juifs (parfois bourgeois assimilés, souvent pauvres et communistes), des homosexuels et autres Tzigane Mais pas que : comme Raymond Aron le note, en Allemagne ce ne sont pas les pogroms et autres manifestations de haine qui dominent mais la fête. Car les Nazis sont passés maître dans la psychologie au service de leur organisation et pour encadrer les peuple allemand. Il y a les fêtes völkisch où on se rassemble pour se grimer en germains originel et autres moyenâgeux, comme témoignage de l'auto-glorification permanente du Germain placé au pinacle de l'espèce humaine, pour l'optimisme béat de la grande flatterie narcissique collective. Et de plus avec la mise au point de techniques modernes que pourra copier le libéralisme et même l'ultra libéralisme qui ne signifie pas laisser aller absolu et liberté individuelle totale. En effet les masses ont « besoin » d'un véritable encadrement pour ne pas sombrer dans « la petitesse et autres ». Et donc d'une véritable direction. Tout l'art étant de les entraîner et non de les contraindre. L'individu de base souvent limité par des ambitions personnelles peu étendues, sans grande conscience du tout et du vaste bien publique, doit être efficacement encadré. A la force doit se substituer un accompagnement qui n'exclut ni la manipulation ni la ruse. Allons au propos qui ont permis notamment l'enrôlement de la jeunesse pour la conduire aux meurtriers champs de bataille de l'Est avec deux termes clés très utilisés par les Anglo-saxons : « management » (autrement dit encadrement souple, compréhensif, pour susciter) et « entertainment » (participation enjôleuse, festive) ; et tout cela par les jeux de groupes et le développement du corps, pour l'émulation collective, ; avec au bout le beau tableau de la prodigue et magnifique germanité, par la fusion harmonieuse et stimulante, et aboutissant à la « société parfaite » pour avoir dégagé dans le « Germain/Allemand authentique » « la véritable substance » jusque la masquée, et donc débarrassée des « miasmes raciaux » (les Juifs, les Tziganes), sexuels et idéologiques (les communistes et les libéraux).

Hélas le prix à payer fut lourd : 50 millions de morts et la destruction de l'Europe.

Nous verrons un peu plus loin la transformation en système libéral.

Le deuxième modèle qui, à mon avis inspire la modernité capitaliste triomphante est le prince de la renaissance, cet être originel de la grande puissance moderne.

Au moyen-âge la société est fondamentalement religieuse : au sommet est l'Église, et c'est dans les monastères initialement que se maintiennent les écrits, donc le droit, l'administration et plus généralement la culture, les nobles étant en charge des armes pour la défense et sont bien souvent incultes voire illettrés tandis que les paysans s'échinent sur la terre avec des techniques

rudimentaires. Ces nobles habitent dans de sombres demeures militaires fonctionnelles, le château-fort, et ont une ambition spirituelle correspondant à leur niveau intellectuel et moral, la croisade, à vrai dire visant à massacrer le musulman pour récupérer la Jérusalem céleste et le tombeau du Christ. Et l'individu n'existe pas, le seul sujet digne d'intérêt étant Dieu qui s'investit dans son serviteur sacerdotal, le moine. D'ailleurs la guerre règne partout (au nom du Dieu bon ?) sur le territoire car en France où il y a deux rois, celui d'Angleterre dont la couronne est issue de France (le Normand Guillaume le conquérant) et le roi de France lui-même peu puissant puisque féodal aux ressources extraites de son domaine seigneurial : pour la défense et la guerre il fait appel aux chevaliers du royaume avec l'obstacle des grands seigneurs des provinces qui n'en font qu'à leur tête. Mais la guerre de cent ans marque un tournant : le prétendant d'Angleterre renonce au trône de France tandis que suite à cette longue guerre le souverain restant va lever impôt sur tout son territoire pour entretenir une armée permanente qui n'est donc plus constituée par l'appel des chevaliers des autres domaines seigneuriaux. Il y a désormais des finances royales. Alors le roi dispose de deux moyens importants : la décision politique et la monnaie, avec le souci de développer sa puissance en différents registres. Il devient une figure considérable placée au centre de la société et ne se considère pas de limite, en tout cas pense que la production de son royaume doit lui revenir. Il en est au développement de sa puissance et ses prétentions se projettent en de multiples domaines : Les armes pour faire la guerre à ses voisins, pouvant même s'associer à l'impie (le Turc musulman), donc partiellement affranchi de l'Église tutélaire. Il veut aussi jouir pleinement de la vie : chasse, maîtresses, demeures somptueuses, fêtes ostentatoires, objets d'art. Rien n'est trop beau ni trop grand pour lui. Ce qui entraîne un nouveau rapport de production, débordant ce qui appartenait avant aux corporations soumises à l'Église maintenant les structures et la tradition : alors il doit se doubler d'un agent particulier pour concrétiser ses ambitions. Et cet agent particulier répondant à la dimension financière et politique est un entrepreneur maîtrisant la « techne », c'est à dire les divers savoirs permettant de modeler la matière dans le sens sus désigné. Il n'existe pas encore de firmes modernes et de bureaux d'études mais il trouve un homme à tout faire talentueux déjà âgé et donc expérimenté : Léonard de Vinci qui se présente de la façon suivante : concepteurs d'armes dont il se propose de faire la démonstration, de demeures militaires et autres, peintres de tableaux, seul moyen de produire des images. De plus c'est un musicien et un excellent organisateur de fêtes. Cet homme polyvalent, ingénieur, concepteur, inventeur, artiste représente le monde des savoirs efficaces. Au fond François 1er qui en a les moyens est le premier individualiste de la société moderne et est par conséquent le promoteur initial de de l'individualisme et les cadres des années soixante-dix et quatre vingts sont les petits Léonard de Vinci car intégré à la puissante et « rationnelle » machine capitaliste moderne. On le verra plus loin. Mais le prince de la renaissance bien qu'extrêmement puissant a une limite. Il est mercantiliste car pour s'affirmer, il lui faut de la monnaie pour commander, acheter et donc exprimer sa puissance; or la monnaie c'est l'or dont il ne maîtrise pas la production ; et l'or est rare. Et pour en avoir beaucoup il compte sur le commerce d'exportation et l'érection de barrières douanières pour éviter les achats des produits étrangers synonyme de fuite de la monnaie hors de son espace. Et c'est l'impasse par crispation mercantiliste.

C'est donc dans l'après-guerre et l'échec du national-socialisme que se développe pleinement la société moderne, démocratique et capitaliste.

En ce qui concerne le « beau schéma » et son image idyllique pour fasciner et orienter la conscience commune (formatage pour donner espoir et donc impulsion au quidam lambda), il n'y a plus l'au-delà, le paradis avec le retour dans le giron bienfaisant de Dieu (celui qui, dans son immense bonté nous a créé et donné notre conscience, notre Raison tendue vers le grand Bien), les religions pour masquer la pauvreté matérielle de la condition commune de la société christiano-feodale. En effet la richesse alors agraire se concentre naturellement entre les mains de la caste supérieure, les religieux, avec les grands domaines des prieurés ; il n'y a pas non plus la noblesse qui a succédé aux religieux ; a aussi été perdue la vision de la grande Nation promue notamment par l'Allemagne nazi, (et aussi à cause de la gestuelle grotesque de Mussolini) pour offrir une vision extatique permettant au Germains de fusionner et d'assurer une société spontanément fluide et

fonctionnelle. Car c'est bien de cela dont il s'agit : produire les conditions assurant la fluidité de la société pour permettre l'action dans la production, et pour cela concevoir les quelques termes langagiers et autres images à l'usage du peuple du commun, et de tout un chacun.

Pour cette ambition : donc assurer la fluidité des diverses actions, un nouveau projet est mis en route. Comme l'a dit un États-uniens dont le nom m'échappe : l'individualisme est désormais la seule idéologie possible. Car le terme « liberté » porté au pinacle ne doit pas faire illusion : il faut quelques termes centraux communs simples, comme consensus idéologique permettant la communication et la possibilité d'un fonctionnement socio-économique véritable (tout le monde doit penser de même à l'aide de quelques termes généraux). C'est donc l'individu et non le groupe discrédité qui devient le centre. Cela certes fait pauvre à côté de la grande Nation de la supériorité raciale ou du grand projet communiste. Alors comment stimuler l'individu pour assurer une société alerte et quelles pièces d'émulation sont envisageables ? Car plusieurs éléments fondamentaux doivent s'articuler. D'abord un garde-fou politique institutionnel : la démocratie. Elle est parlementaire ou présidentielle, ce qui est une limite à la démocratie, l'assemblée est une chambre aristocratique et le président un monarque. Avec d'abord une idée fondamentale : minimiser les idéologies dangereuses : on laisse le droit de se constituer en partis politiques, porteur d'une idée voire d'une idéologie. Avec la pluralité et la participation dans les institutions, pas de risque qu'une idéologie trop précise prenne le pouvoir. C'est ce que remarque le politologue Saint-Victor : en Italie la participation aux institutions démocratique a entraîné la dilution-réduction efficace des communistes et du MSI d'extrême droite.

De plus pour désigner les dirigeants le droit de vote est universel. Ainsi à ce niveau personne ne peut prétendre avoir une influence véritable tout en ayant le sentiment de participer et de porter un engagement. Ainsi par cette considération chacun peut s'identifier aux institutions, et avoir le sentiment que ses idées sont inscrites dans un groupe politique précis participant au pouvoir ou qui y est promis (avec le mécanisme psychologique suivant: mon intelligence étant éminente pour percevoir la réalité et mes idées seules capables de conjurer la grande crise, le parti de mon choix finira logiquement par accéder au pouvoir) . Malheureusement cette démocratie supportée en fait par une classe particulière, ceux qui peuvent loger dans les institutions à un échelon décisionnel, et légitimé par les masses qui l'ont portée au pouvoir présente un talon d'Achille : le présidentielisme qui la fait sombrer dans la démagogie populiste, illibérale. Il est nettement plus facile de s'identifier à un discours simple renvoyant les gens à une définition conservatrice et flatteuse des électeurs s'identifiant mal aux technocrates. Pour cela un habile suffit.

Et comment stimuler efficacement l'individu alors qu'on n'a plus les grandes visions collectives ni l'au-delà divin ?

Une combinaison habile de concepts à dimensions psychologiques et organisationnelles. D'abord un élément psycho idéologique fondamental : le progrès, qui dit ça va fatalement « aller mieux ». L'être moderne veut palper la chose, c'est un matérialiste qui veut du concret qu'il prouvera par ses sens, et plus question d'attendre la mort pour accéder au bien être, plus question d'espérer des « miracles » (ce qui est ridicule, il lui faut un résultat ; donc il se prétend rationnel, c'est-à-dire intelligent et pertinent ; alors il lui faut une « religion » idoine : la science fait l'affaire. Pas la connaissance ésotérique, non, mais celle idéalisée sous la forme du savant génial qui transcende la vision commune par des qualités providentielles, sorte de sur-nature aux attributs quasi-divins : ses intuitions dépassent l'entendement de l'agent de base de la société empêtrée dans ses petits calculs pour arracher quelque bénéfique concret (fin du bon sens de la petite et moyenne bourgeoisie raide de la modernité naissante). Les concepts des grandes théories scientifiques démentant ses constats pratiques le subjuguent. Mais cela ne suffit pas qui reste dans les limbes mentaux. Et le progrès est la forme incarnée d'une longue marche par laquelle l'homme commun se permet une ascension infinie vers le mieux, bref un renouvellement permanent de ce qui disparaît pour former une asymptote qui tend vers l'absolu. L'absolu théologique est nié formellement tout en étant en action. Cette idéologie, cette ontologie du toujours mieux permet de contenir les dérives métaphysiques. On peut toujours se projeter dans un au-delà en permanente voie de réalisation, comme une mystique intuitive superficielle débarrassée du poids de l'Histoire et de la grande dialectique révolutionnaire.

Et cet accord abstrait sur le progrès scientifique ne suffit bien sûr pas. Juste au dessous, il faut un appareil idéatoire qui mette en forme et assemble les termes et les visions qui vont rendre plausible le progrès et cohérente la société, avec une composante psychologique fondamentale. D'où le système médiatique avec les informations, les émissions et surtout la publicité. L'information quant-à-elle est chargée de mettre en scène les décisions des dirigeants politiques, des individus influents et les « faits importants », guerres et autres événements tragiques. Ainsi le citoyen moderne nage dans un flot continu de sons, de paroles et d'images. Et on remarque une espèce d'ascension du sujet de l'actualité, avec des peuples ou des contrées aux appellations diverses, actualité parcellaire tellement dominante qu'on croirait qu'il y est contenu le destin de la planète puis qui, bien souvent disparaît sans que l'on sache vraiment pourquoi, la menace n'ayant pas même été présentée comme régressive. C'est une habile mise en scène qui doit à la fois attirer, inquiéter et rassurer, et surtout ne pas faire éteindre le poste.

Je passerais sur les émissions en nombre infinies pour en arriver à la publicité. Elle occupe une place fondamentale car elle met en scène la réalité palpable de cette conception de société, le produit, et pour le rendre désirable. Il ne s'agit pas de la réclame à l'ancienne qui vantait des qualités illusoire versant dans le charlatanisme mais, grâce à des études psycho-sociologiques et bien sûr esthétiques, de mettre en scène le produit. Avec un objectif clair : le rendre désirable et le faire acheter et pour cela connaître le consommateur. Les pubs sont calibrées dans le sens où elles ont une vie courte, pour ne pas saturer le futur client ; elles ne promettent pas le grand bonheur mais simplement un mieux par du nouveau, toujours et encore ; compensant l'information toujours un peu inquiétante, elles doivent être agréables, et bien sûr attirer l'attention ; être répétitives avec un savant dosage des apparitions (entrer dans la tête du quidam sans le dégoûter voire le révolter). Elles ne sont donc pas la description objective du produit mais repose sur une psychologie de message, d'image. Aucune n'est « totalitaire » car elles se conçoivent en grand nombre pour la multiplication des offres et pour créer une « ivresse moderne. » A noter que la grande libération sexuelle, plus fantasmée que réelle, débouche aussi sur l'érotisation de la publicité et l'exposition du corps de la femme pour vendre un peu tout et n'importe quoi, et sans vergogne. Elles ne sont pas conçues comme une propagande trop centrée et envahissante pour faire entrer une formule dans la tête mais repose sur des émetteurs en grand nombre et qu'on ouvre de soi-même, la radio et la télévision notamment où il fut avoué que tout cela avait pour but de vendre aux grandes firmes du temps de cerveau disponible.

L'idéologie libérale s'appuie donc en plus sur le politique pour tenir les population et assurer l'ordre public à la Machiavel (le commun a une ambition simple : sa prospérité personnelle et le politique consistant à une bonne police et à une armée pour simplement l'ordre public) s'appuyant sur le secteur médiatique chargé d'ordonner les interventions, mettre en forme et diffuser les messages.

Il faut ajouter à cela l'indispensable appareil industriel avec toujours la réduction des coûts de production, avec les concentrations, les extensions et l'internationalisation : amélioration des marchandises et de leur diffusion par les bureaux d'étude d'ingénieurs de production comme de marketing, avec toute une collection de diffuseurs, d'agences de communication et de publicité. Tout cela pour aboutir à ce qu'on appelle le marché, qui n'est pas un lieu précis mais désigne les multiples échanges relatifs à la diffusion du produit comprenant les nombreux marchés de produits intermédiaires aux nombreux circuits de distributions pour arriver au produit final prêt pour la consommation. Et cela toujours en expansion.

Il faut mettre l'accent sur un dernier point. Le prince de la renaissance s'est trouvé piégé par la question de la monnaie qu'il ne maîtrisait pas puisqu'il s'agissait d'un métal rare, l'or. Or la société moderne repose sur une monnaie abstraite, dématérialisée, subjectivée, que les banques peuvent créer et distribuer sous forme de crédit aux producteurs pour favoriser l'offre et au citoyen pour la demande, et donc atteindre une consommation de masse. C'est une espèce de fête permanente car pour participer à la féerie il suffit de se rendre au supermarché près de chez soi, aux bariolés rayons fort bien éclairés, avec un peu de monnaie en poche ou mieux, la magique carte de crédit. Et pour une consolation accessible, facile.

A côté du secteur politique et médiatique, un évident troisième pilier fondamental : la banque distribuant la monnaie. Sans elle aucun projet ne peut être développé. Sans argent on ne fait rien, sauf à rester dans sa cave à ruminer d'hypothétiques desseins.

Ainsi le cadre moderne est plus puissant que le prince de la renaissance, disposant une foule d'objets pour assurer le train de vie moderne. Sa voiture est plus rapide et confortable que le carrosse du monarque, ses messages vont plus vite ; il peut voir de nombreux films et en une journée plus d'images conçues et produites que le prince de la renaissance en toute sa vie. Il est ontologiquement comme ce dernier face à l'illimitée des représentations dominantes, comme héros de l'époque à qui rien ne saurait in fine résister puisque la fabrique générale de la société le présente comme l'aboutissement de tout ; et il peut justement se confondre avec le grand écran cinématographique de la conquérante société du spectacle. Affirmé dans l'illimité de sa subjectivité au nom de sa liberté, il est le sujet absolu qui a la machinerie citée précédemment pour docile serviteur.

Cette état en augmentation constante vers l'absolu délibérément prôné a son revers. L'individualisme comme modèle total se paie d'une fragmentation ultime de la société et d'un déséquilibre psychologique, dont l'isolement angoissé trouve bien évidemment sa compensation frénétique ; il faut bien combler le « trou intérieur ». A défaut de la grande réalisation politique ontologique ou même métaphysique, mis à part l'amour cependant rabaisé à la sexualité et à la rencontre programmée des sites spécialisés, donc si bien récupéré par le nouvel ordre idéologique de libération qu'il en devient un pilier fondamental, il y a la consommation soutenue par la puissante machine publicitaire pour un inépuisable renouvellement narcissique. Cette consommation comme défilé permanent est censé satisfaire le désir qui pousse l'homme toujours plus loin sous ses poussées hormonales, avant bien souvent écoulées au bar du coin, et qui tend désormais à le ramener devant l'écran de télévision puis de l'internet. Si la consommation répond à l'instant présent, un autre facteur répond à un aspect psychologique de l'individu en cette société. A l'instant présent du spectacle renouvelé répond un besoin plus profond qui seul peut assurer « la grande borne » intérieure. Une nouvelle paire de chaussette, les couches-culotte ou une paire de chaussures ne sont pas de nouvelles divinités, et la voiture transformant l'homme en comète, sorte d'hermès à l'ubiquité corporelle, et qui le fut un temps, a perdu de son aura. Pour conjurer un néant toujours menaçant, une nouvelle divinité sécurisante est nécessaire, et l'argent est ce nouveau dieu abstrait ; chiffré, on peut donc l'augmenter indéfiniment et par conséquent jusqu'à l'infini ; un dieu en petits bouts qui finit par former un gros tas, les petits ruisseaux spirituels de l'économie-business finissant par faire l'océan de la grande divinité financière. Il s'agit bien d'un nouvel absolu par augmentation illimitée vers l'état total.

Sorte de débilité de la foi en soi devenant une prison personnelle avec l'illusion de la communication comme salade de recettes chargée d'alimenter un lien social en déliquescence. Avec l'idée que le vecteur ainsi défini est suffisant puisqu'il produit mobilité en des lieux toujours différents ; d'ailleurs les mêmes lieux subissant des transformations de plus en plus rapides avec des matériaux à l'obsolescence programmée, avec disparition de la notion de travail bien fait. Ce sujet s'enivrant d'objets et de comptes bancaires.

La nouvelle religion comprend culte de la liberté et de la volonté : je me décide moi-même à tout instant et mes « désirs » sont impératifs (des diktats?); culte de l'efficacité : toute puissance de l'action dans la production et le ramassage de monnaie ; culte de la créativité : sorte de personnelle fontaine de jouvence qui renouvelle le monde en permanence. En fait bio pouvoir avec canalisation de l'agressivité dans le processus économique, et pour beaucoup affairiste. Avec des limites bien réelles : l'accumulation incroyable de richesses en peu de mains, la persistance des Nations et des religions plus « identitaires » que spirituelles, témoignant du besoin toujours pressenti de lien collectif, désormais segmentaire donc conservateur, avec l'affaiblissement considérable du grand mouvement progressiste, communiste mais aussi de toute la gauche utopiste ; se maintenant alors sous forme de « valeurs occidentale », du côté d'un libéralisme acceptant fondamentalement le capitalisme, avec une limite impérative comme en témoigne la question écologique constatant l'effet toxique de l'hyperproductivisme au service de l'individu tout puissant mais aveugle quant

aux conséquences de ses actes.

Il conviendrait donc de tracer une typologie psycho-socio-neuro-physiologique du besoin de commun d'une pensée ou d'une idéologie, sorte de nécessité de l'homme de quelques termes indispensables pour faire société, sorte de hauteur à confronter aux autres dimensions du cerveau, cerveau de la mémoire, cerveau primitif avec la sexualité et l'agressivité ; et pour échapper à l'imbécillité et à l'insolubilité de l'idée en soi, qu'elle soit religieuse, idéologique ou encore morale. Car malgré les idéologies et les options morales on constate comme une éternelle répétition des groupes et des sociétés, ce qui oriente plutôt vers des caractéristiques de l'espèce humaine, certes plus élaborées que pour les autres mammifères mais avec des structures primitives toutes aussi fondamentales. On peut distinguer les postures fondamentales de l'être humain. D'abord ce qu'il nie en opposition avec son humanisme affirmé : le pire des tyrans prétend œuvrer pour le bien de l'humanité ; alors qu'il faut en revenir à la base cérébrale : le cerveau est chez l'homme une magnifique machine à survivre ayant emmagasiné des schémas durant plusieurs millions d'années, avec cette capacité dans « la jungle originelle » à éliminer les animaux concurrents les plus redoutables. Et que reste-il de tout cela ? Deux choses, l'une au service de l'autre. D'une part cette capacité positionnelle à se redresser exactement comme le reptile rampant se dresse tout droit de face pour combattre résolument l'adversaire. Il s'agit là du cerveau le plus primitif et tout à fait présent chez l'être humain et qu'on retrouve notamment dans les armes les plus redoutables comme la bombe atomique, beau dévoiement de la prétendue rationalité ! Auquel il faut ajouter le cerveau un peu plus élaboré de la mémoire à long terme, en gros celle des souvenirs d'enfance couplés au système affectif des émotions, plaisir-déplaisir, ce qui forme le fond de notre personnalité ; et enfin le cortex associatif qui complète les deux structures précédentes et rend la machine cérébrale de survie et de domination encore plus performante car il s'y ajoute la représentation qui permet l'abstraction et la combinaison des éléments les plus divers. Cette capacité permet à la fois l'élaboration de plans complexes dans le temps et l'espace et la production de machines hyper efficaces ; et tout au-dessus la vanité pour « créer » des « idées novatrices et généreuses », en fait une machine narcissique encore plus prétentieuse et redoutable par la croyance d'avoir échappé au banal monde matériel et autres bêtes brutales. Ainsi est la réussite du libéralisme, du moins « d'un certain libéralisme, en ayant choisi l'individu donc le cerveau unitaire dans la négation de l'interdépendance, de la société, et même de la nature, appuyé sur le mythe de la Raison compris comme Dieu incarné en chacun, ramenant l'homme toujours à lui-même, l'isolant et provoquant un cercle vicieux, prétendant trouver toujours la force en lui, donc se renforçant dans sa prétention ontologico-métaphysique à être le maître du monde, en fait entraîné vers un appauvrissement asymptotique par élimination de la multiplicité du monde.